

L' Abeille.

4me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

4me. Année.

VOL IV

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC. 22 Mai. 1852.

No. 29

Le retour a la Chapelle.

Je te salue, O Vierge tutélaire !
Ton humble autel reconnaît-il ma voix ?
Est-ce bien là ce degré solitaire
Où, jeune encor, j'ai prié tant de fois ?

Où, là voilà, cette image gothique
Qui souriait, son enfant dans les bras ;
Voici la nef et le palais rustique
Qui résonnaient au seul bruit de mes pas

Non, ce n'est point un de ces vains mensonges
Dont si souvent fut bercé mon sommeil ;
Je vois ces lieux qu'appelaient tous mes songes,
Ces témoins de mon premier réveil.

Ici mon œil, du long fleuve des âges,
Poursuit au loin quelques flots écoulés,
On redemande à de nouveaux ombrages
Quelques rameaux par le temps dénoués.

Je reconnais l'airain mélancolique
Qui m'éveillait de son glas matinal,
Où proclamait la prière angélique,
D. mon repos fidèle et doux rival.

Qu'ils étaient purs les vœux que mon enfance
Offrait alors à la Reine des cieux !
Qu'ils étaient beaux les jours que l'espérance
Laisait briller à mes yeux joyeux !

Comme un essaim dont les rapides ailes
D'un bruit confus troublaient longtemps les airs,
Elles ont fui, ces heures infidèles,
Et m'ont ravi les trésors les plus chers.

Combien de fois, sur un autre rivage,
D'un long soupir j'appelai ce séjour !
Des bords lointains, vers ce riant village,
Combien de fois j'ai rêvé mon retour !

Hélas ! j'ai cru dans ma vaine allégresse,
En revoyant ces abris protecteurs,
Y retrouver les biens de ma jeunesse,
Le paix, la joie et les nobles erreurs !

Songes trompeurs, illusions menteuses,
Dont le rêve est douloureux et prompt,
L'âge a détruit vos images flatteuses,
Comme il pâlit les roses de mon front !

Partout l'oubli, le deuil, le froid silence,
Tous mes amis dispersés ou perdus,
Et par le temps, le trépas et l'absence
Tous mes biens dénoués ou rompus !

Côteaux fleuris, horquets, vallan fertile
Sentier connu, de feuillage ombragé,
Bois que j'aimais, fleuve pur et tranquille,
Pour moi du moins vous n'avez point changé !

Vous, murs sacrés, des jours de mon jeune âge
Vous me rendez un plus doux souvenir ;
Comme autrefois, antique et sainte image ;
Tu peux encor m'entendre et me bénir !

Le sort jaloux, Vierge mystérieuse,
N'a pu m'ôter ma constance et ma foi,
Et ma prière humble et silencieuse,
D'un vol pieux s'élève encor vers toi.

Mme. AMABLE TASTU.

LA PAPAÛTÉ

An milieu des fluctuations, des incertitudes, des écroulements de la politique humaine, jetons un moment nos regards sur ce que Bossuet osait appeler la politique divine. Les triomphes de l'erreur nous entourent de ruines : à travers ces ruines, voyons la vérité faire son chemin, étendre et consolider son empire ; consolons-nous par ce beau spectacle de sagesse, de la certitude et de la durée.

C'est sur Rome que s'arrêtent nos yeux. Nous entendons nos beaux esprits sourire. Le Voltaire rouge se croyant assure de la destruction de Rome, demande superbe-ment *combien d'heures encore peut durer son éternité?* Tout à l'heure nous lui répondons.

Quelqu'un aurait-il su compter, il y a quatre ans, les Français qui proclamaient en toute assurance et en toute allégresse la déchéance inévitable du dogme catholique? C'était le cri de tous nos professeurs, de tous nos écrivains, de tous nos orateurs universitaires, répétés par les échos de toute l'Europe et dominant l'esprit de tous nos gouvernements. Les plus déterminés de ces professeurs, de ces écrivains, de ces orateurs, sont parvenus au pouvoir par un coup de foudre qui a ébranlé le monde et mis Rome aux mains de leurs alliés... Ils ont chassé de Rome, à force ouverte, leurs alliés, et rétabli le Pape.

Le Pape rétabli par la France, et par la France en révolution, voilà l'événement du siècle. L'humanité vivra longtemps là-dessus. L'homme s'agite. Dieu le mène. Il ne suffit pas de savoir ce que les révolutionnaires français proposent ; il faut savoir ce que Dieu voudra. Si Dieu veut, comme tout l'annonce, que son Eglise soit glorifiée, il faudra bien non seulement qu'on s'y résigne, mais qu'on y travaille, les révolutionnaires français comme les autres. La trombe formidable qui vient de passer sur le monde savait sans doute où elle voulait frapper, mais elle n'a pas su où elle frappait. En Allemagne, elle a ruiné le Joséphisme, démantelé le protestantisme et introduit les Jésuites qui faisaient encore plus peur que chez

nous. En Italie, elle n, quoiqu'il en semble, semé plus de germes de régénération que de germes de mort. En France elle a roulé dans la fange les principales chaires de l'impie et laissé debout celles de la religion. Que l'on nous permette une comparaison vulgaire. Dieu est comme le moulinier qui ne livre passage aux eaux que pour faire tourner la roue de son moulin. Epouvanté de la force et du fracas du torrent qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire nullement, il veut mouler.

Nous entendons plaindre le Souverain Pontife. Ah! sans doute, si nous ne considérons que sa situation temporelle, nul homme ne porte un plus grand poids d'angoisses. Mais il faut s'élever un peu plus haut. Ne regardons pas ce qui disparaîtra dans l'éloignement historique, les Mazzini, les Canino, les Palmerston et ce groupe de subalternes qui leur servent d'instruments. Pauvres figures en somme. Qu'est ce que tout cela comparé aux ennemis d'autrefois? Tout cela donc écarté, il reste un Pape saint, vénéré, obéi, plus puissant dans l'Eglise de Dieu qu'aucun de ses prédécesseurs ne le fut jamais et la chaire de Pierre, plus que jamais considérée comme la clef de voûte de l'ordre social. Parcourons l'histoire depuis dix-huit siècles, nous ne trouverons pas un Pape, nous disons pas un, que le monde catholique ait plus docilement, plus unanimement, plus tendrement salué Evêque des évêques, Pasteur des pasteurs, chef et père de tout le troupeau du Christ. Nous sommes à un grand moment des annales du monde, nous assistons à un spectacle nouveau, et la postérité nous félicitera d'avoir contemplé l'aurore des merveilles qui l'attendaient.

Autrefois, le puissant établissement temporel des Evêques, en même temps qu'il fut une arme excellente aux mains de l'Eglise fut une arme dangereuse aux mains des ennemis et des jaloux du pouvoir spirituel de la Papauté. Souvent la politique s'empara et les papes soutinrent peu de grandes luttres sans voir autour des rois dont ils réprimaient les entreprises, un ou plusieurs de ces évêques qui occupaient un rang si élevé dans l'Etat. Plus irrités con-